

Depuis longtemps le soleil était couché, la nuit était assez sombre malgré les millions d'étoiles qui brillaient au ciel, la lune n'étant pas encore au-dessus de l'horizon.

Il devait être près de huit heures du soir, depuis plus d'une heure déjà, les voyageurs suivaient à toute course, les méandres inextricables d'une septa de bête fauve, à peine tracée à travers une épaisse forêt de mélèzes et de trembles.

Tout à coup, comme à un signal donné et sans transition, la forêt, si sombre tout à l'heure, que les cavaliers étaient contraints de se fier à l'instinct infailible de leurs montures, sembla s'illuminer tout entière, et resplendir de lumières.

— Au pas ! cria don Estevan.

O'était la première parole qu'il prononçait depuis le départ de la halte.

Les cavaliers retirèrent la bride.

Les chevaux, malgré la longue course qu'ils venaient de fournir, n'avaient pas un seul poil de leur robe mouillé ; ils ne soufflaient pas, leurs naseaux fonctionnaient régulièrement ; ils ne semblaient éprouver aucune fatigue.

La lumière augmentait de minute en minute et prenait les proportions formidable d'un incendie, quoiqu'il n'en fût rien ; bien que la lumière s'étendit sur un vaste espace, de tous les côtés, son foyer semblait être au sommet d'une colline assez haute et très escarpée, au pied de laquelle coulait une rivière assez large et très profonde qui semblait lui faire une espèce de ceinture ; de l'autre côté de la rivière, on apercevait des travaux en terre, surmontés de hautes et solides pallissades.

Arrivés sur le bord de la rivière, les chevaux y entrèrent d'eux-mêmes, et se mirent presque aussitôt à la nage.

Les cavaliers, formant une troupe serrée pour mieux résister au courant assez rapide, franchirent la rivière sans accident, et grimpèrent avec une dextérité extrême la berge formant un talus escarpé.

On commença à gravir la colline par une espèce de sentier de chèvre, faisant de continuel méandres, ce qui obligeait les chevaux à marcher doucement, avec précaution et avec d'immenses difficultés.

Don Luis regardait autour de lui avec un vif intérêt ; il remarqua avec surprise que les flancs de la colline, depuis sa base jusqu'au sommet, étaient hérissés de fortifications en terre, admirablement construites et avec une science approfondie de la balistique et de l'art des Vaubans et autres grands ingénieurs ; cette colline était un véritable Gibraltar ; bien défendue, elle aurait été en état de résister même à des forces considérables et aguerries, ce qui n'était pas à redouter dans ce désert.

Arrivés à une certaine hauteur les voyageurs s'arrêtèrent.

Un gouffre d'au moins quinze mètres de large et d'une profondeur prodigieuse s'ouvrait devant eux.

Un pont de bois provisoire, maintenu par des étais, larges de deux mètres et sans garde-fous, servait à franchir ce gouffre, de l'autre côté du pont se trouvait une plate-forme de sept ou huit mètres au plus, avec des ouvrages en terre servant de têtes de pont, où l'on voyait s'ouvrir l'entrée d'une caverne, tout juste assez large pour laisser le passage libre à cinq personnes à pied de front, mais qui, à l'intérieur, s'élargissait considérablement ; cette caverne montait en pente douce et débouchait finalement au centre même de l'immense plate-forme faisant le sommet de la colline.

Tous ces incroyables travaux avaient été exécutés en terre, au prix de fatigues inouïes ; on y avait travaillé pendant de

longues années, les modifiant et les complétant peu à peu, selon les circonstances.

Pendant la guerre du Mexique avec la France, alors que les Mexicains recouvaient des États-Unis de grandes quantités d'armes de toutes sortes et de munitions, de nombreux convois avaient été surpris par les Comanches : des couleuvrines, des fusils de rompart, des canons de montagne même et des fusils, sabres et bayonnettes, sans compter la poudre, les balles, etc., transportés dans cette singulière forteresse, avaient servi à son armement.

Les Comanches, tout en restant neutres dans la lutte, ne perdaient pas de vue leur intérêt particulier ; ils profitaient des dissentiments des blancs entre eux pour assurer leur indépendance ; déjà, pendant la guerre de la Sécession, ils avaient fait de nombreuses prises fort utiles pour eux, la dernière guerre avec la France leur avait permis de se fournir de ce qui leur manquait encore.

Cette singulière forteresse, construite complètement en terre et dominant toute la contrée environnante à une grande distance, était aménagée de telle sorte, que du dehors elle était complètement invisible ; la colline apparaissait sombre, désolée, creusée de ravins profonds, ses flancs déchirés et tourmentés de la façon la plus bizarre, sans qu'il fût possible de se rendre compte de tous ces bouleversements d'apparence chaotique.

Il fallait être très rapproché, non pas pour apercevoir ces étranges fortifications, mais seulement pour soupçonner leur existence.

Quant à attaquer cette montagne, ainsi que nous l'avons dit, il n'y fallait pas songer, même avec des forces considérables impossibles à réunir dans ces contrées ; les routes manquaient complètement, les ravitaillements étaient impossibles ; ce qui faisait surtout sa sécurité c'était que la position exacte de cette colline était ignorée.

La ville Comanche était construite comme tous les villages indiens ; c'était une agglomération sans ordre apparent de huttes grossièrement faites, avec chacune leur hangar destiné à renfermer les provisions d'hiver ; quelques-unes de ces huttes, celles des guerriers d'élite et des chefs, étaient bâties en briques grossières faites avec de la terre délayée avec de la paille et séchées au soleil ; toutes les autres étaient misérables, sales et d'un aspect repoussant.

Au centre du village, se trouvait une vaste place où s'élevait le grand « Calli-Médecine » ; c'est-à-dire la grande hutte où avaient lieu les réunions des chefs de la tribu.

De l'autre côté de la place, en face du grand « Calli-Médecine » et formant un contraste étrange avec les misérables masures qui l'entouraient, s'élevait une immense maison construite à la mode espagnole ou pour mieux dire mexicaine, avec « portillo » et véranda, élevée d'un étage, avec terrasse garnie de caisses renfermant des plantes rares et lui faisant ainsi un jardin suspendu.

Cette maison blanchie au lait de chaux avait douze fenêtres de façade à chaque étage et six sur les côtés ; les fenêtres étaient garnies de persiennes et de moustiquaires en moussoline de couleurs diverses, de grandes glaces sans tain servaient de vitres ; cette maison était entourée de hautes et solides murailles et possédait une « huerta » ombreuse et admirablement dessinée.

Cette superbe habitation, ou plutôt ce palais, servait de demeure à la famille de Sandoval.